Les Cahiers de la SAMCF

Société des Amis & Mécènes du Château de Fontainebleau

« Une commode en laque à la régence, avec marbre chantourné… »

Yves Carlier
Conservateur en Chef du Patrimoine

N°3

www.amisdefontainebleau.org

Durant l'automne 2009, la Société des Amis et Mécènes du Château de Fontainebleau a ouvert une souscription auprès de ses adhérents pour financer la restauration d'un meuble d'une exceptionnelle facture, une commode Louis XV à décor vernis Martin.

Yves Carlier, Xavier Salmon, Hélène Verlet, Amédée Borghèse et Philippe Schwab

A l'occasion du retour de cette commode dans la Galerie de Meubles récemment inaugurée au Château de Fontainebleau, Yves Carlier, Conservateur en Chef du Patrimoine et principal responsable de cette restauration, donna une conférence publique le 11 juin 2010.

Ce sont les notes de cette conférence, augmentées de quelques textes recueillis dans des livres de références, que les Amis du Château vous proposent dans ce cahier.

Cette commode va permettre de raconter plusieurs histoires :

- 1 Comment en est-on arrivé, en France, à produire de tels meubles ?
- 2 L'histoire de ce meuble à partir des éléments connus à son sujet
- 3 Les étapes de la restauration et les enseignements qu'on peut en tirer

1 Les meubles en laque

C'est sous le règne de Louis XV que la vogue pour les meubles en laque se développa sous l'influence des marchands-merciers. Le marchand de couleur Jean Felix Wattin écrit, dans son ouvrage

« L'Art du peintre, doreur, vernisseur (2ème édition de 1774) « Qui ne connait et admire les ouvrages en laque des chinois et des japonais. Ces peuples, peut-être les seuls de la terre sur lesquels l'industrie européenne n'a pas l'avantage d'une supériorité universelle, dessinent et peignent des vases, des bijoux, des meubles avec une intelligence, un goût, une patience, qui étonnent nos contrées...

Cependant, quoique nos régions ne produisent pas comme les leurs les matières premières, qui sont les vernis et les bois, néanmoins on a vu sortir des mains des artistes français et anglais, des ouvrages capables de balancer les suffrages, et de faire naître le doute et l'incertitude sur leur origine... Que de sommes immenses sortent chaque année de l'Europe, pour aller s'engloutir dans les vastes régions de l'Asie ! Que d'Européens affrontant mille dangers dans des voyages périlleux, confient leurs jours au plus terrible des éléments, pour ne rapporter à leurs concitoyens que quelques bois vernissés, que le plus simple usage et le moindre accident détruisent, et qui ne peuvent se conserver qu'en prenant le parti de ne jamais s'en servir...

Aussi distingue-t-on dans le commerce les anciens laques d'avec les nouveaux. Il sera peut-être impossible de ne jamais rien faire d'aussi beau que les premiers qui sont venus en Europe, mais certainement nous avons des ouvrages faits en France et en Angleterre qui surpassent ceux qu'on a vus arriver depuis le commencement de ce siècle. On se rappelle que le fameux Martin a trompé à cet égard plus d'une fois les plus habiles connaisseurs.

Ses chefs d'oeuvres sont encore recherchés aujourd'hui avec le même empressement que les anciens laques »

En effet, après avoir importé des coffres, des cabinets et des paravents d'Asie pour les vendre tels quels, les marchands-merciers eurent l'idée de les démembrer et de les découper en prélevant leurs panneaux de laque pour orner les meubles occidentaux. Le marchand-mercier se chargeait de livrer le matériau à l'ébéniste dont le rôle était de le déposer sur le bâti du meuble en guise de parure.

L'ébéniste découpait les panneaux des laques en deux dans l'épaisseur (les panneaux étaient très souvent double face) puis avec un rabot il les affinait pour pouvoir les plaquer sur le bâti du meuble comme une marqueterie traditionnelle. Les panneaux de laque étaient le plus souvent maintenus à l'aide de bronzes dorés souvent très travaillés. Les parties du meuble non ornées de laque étaient peintes d'un vernis (vernis Martin) pour mettre en valeur ou pour harmoniser les champs extérieurs avec le panneau central en laque oriental, ce qui donnait l'illusion d'un meuble entièrement en laque. Cette technique était aussi utilisée par les ébénistes comme procédé de substitution pour imiter les laques véritables quand ils ne pouvaient employer des laques d'origine, car ces laques -particulièrement ceux provenant du Japon- étaient très rares et donc onéreux, et de ce fait, réservés aux ébénistes les plus doués de leur génération, tels que B.V.R.B, Martin Carlin, Jean Desforges ou Adam Weisveiler. (1)

Bernard Van Risen Burgh dit BVRB. Laque du Japon et vernis - Musée du Louvre - Commode de Marie Lesczinska.

(1) pour en savoir plus : « Le meuble français en laque du XVIIIème» Thibault de Wolvesperges . Edition Racine 2000, d'où sont extraites les lignes ci-dessus.

Jean Desforges. Laque de Chine inspiration japonaise - vente Kohn mai 2010 - Collection particulière

Dès l'époque de Louis XIV, on avait essayé de reproduire ces laques, notamment aux Gobelins et les vernisseurs sont nombreux qui, tout au long du siècle fabriquent des « vernis façon de Chine » et vantent le brillant, la solidité ou le « beau noir » de leurs ouvrages. Les vernisseurs français ne se limitent pas cependant à reproduire leurs modèles orientaux. Dans le succès du meuble français du XVIIIème siècle, de grands merciers participent à la vente et même à la création, notamment Lazare Duvaux. A plusieurs reprises, parmi toute la « petite communauté » des marchands-merciers, 26 en 1758, qui ont favorisé le développement des laques et des vernis dans le mobilier, celui-ci livre des meubles de « vernis poli imitant le placage ». Il fait travailler les frères Martin et ces grands vernisseurs, dont l'établissement sera autorisé en 1748 à porter le titre de Manufacture Royale, contribuent plus que d'autres à créer un style original et français qui, sans renier la douceur et l'éclat de l'Orient, produit des ouvrages clairs dans le goût moderne que recherchent Louis XV, Madame de Pompadour, collectionneuse si passionnée de laque, et bien d'autres. Le livre- journal de Duvaux pour les années1748-1758 édité par Louis-Charles Courajoud, témoigne de l'incessante activité créatrice et commerciale de celui-ci auprès du roi et de son entourage. [2]

Pour en arriver à créer ce style, les vernisseurs s'appuyèrent sur des recettes dont les procédés et les produits longuement exposés par Wattin sont résumés ci-dessous :

« l'art de faire le vernis consiste à dissoudre une ou plusieurs résines dans un fluide, ou à incorporer un fluide dans des résines fondues à feu nu, de manière qu'elles ne puissent pas reprendre leur consistance.

Il faut que le fluide qui a servi ou à la dissolution ou à l'incorporation, s'évapore aussitôt son application, et laisse cette résine seule avec sa transparence ». Selon l'auteur, il existe plusieurs vernis

• Vernis clairs à l'esprit de vin (c'est-à-dire l'éthanol qui est obtenu par distillation du vin ou de boisson fermentée ; Wattin préconise de l'eau de vie ; il y a risque de gerce car il s'évapore rapidement, mais dans ce cas on peut il y a ajout de ralentisseur d'évaporation.

• Vernis gras, à l'huile de lin dégraissée (sinon de noix ou d'oeillet). En tout cas, des huiles exprimées et non distillées (huiles essentielles)

• Vernis à l'essence, le plus souvent de térébenthine

Les matières :

• Les gommes issues de sucs végétaux sont impropres aux vernis.

• Les résines, car elles se dissolvent dans de l'esprit de vin (alors que les gommes se dissolvent dans l'eau), le camphre, le sandaraque (extrait du cyprès d'Afrique du nord ou du genévrier du sud de l'Europe ; le plus employé et le meilleur), sandragon (arbre d'Asie à sève rouge) la térébenthine, qui donne au vernis brillant, limpidité et liant.

• Bitume tels ambre, asphalte (bitume et roche calcaire, alors appelé bitume de Judée) ou copal (résine fossile plus claire que l'ambre)

L'application dans le cas d'une imitation des laques d'Orient :

Choisir un bois d'un veinage serré qui est poli et tendu d'une toile (mousseline) qui isolera le bois et évitera qu'il ne réagisse trop lors de la pose du vernis. Pose de cinq à six couches d'apprêt au blanc de Bougival délayé dans de la colle chaude,

Secrétaire en dos d'âne estampillé BVRB, en laque du Japon, vers1745.

(2) pour en savoir plus : « Les meubles français du XVIIIème siècle » Pierre Verlet P.U.F, d'où sont extraites les lignes ci dessus

chaque couche étant polie à la prêle et à l'émeri (ou au tripoli). Posez la couche de fond composée de vernis gras au karabé (ou ambre jaune) et du noir d'ivoire (calcination d'os d'animaux dégraissé, sauf de mouton qui donne le noir d'os). Pose de huit à vingt couches de vernis, au pinceau et d'une épaisseur égale. Si la couche de vernis est trop épaisse il se fend en séchant. Si elle est trop fine, il s'enlèverait facilement au passage des couches supérieures. Polissage à la prêle ou à la ponce pilée.

Sur ce fond, calquer le dessin que l'on veut reproduire. Les motifs sont peints au pinceau avec un mordant et lorsque le mordant est au trois quart sec, y poser dessus de la poudre d'or ou d'argent.

Quand tout est sec, on le brunit. »

Watin accorde un chapitre particulier au « vernis à la pâte » qui est celui mis en application sur la commode. Il dit qu'il est plus compliqué à mettre en oeuvre. La pâte est composée d'un mélange de blanc d'Espagne, terre d'ombre (terre au dioxide de manganèse) et vernis gras appliqué sur le meuble préparé selon le principe énoncé avant ; pose de plusieurs couches selon le relief voulu. Un fois la pâte sèche et dure, on la polit, puis on grave au burin les motifs désirés. Passer dessus le relief des couches de vernis au noir d'ivoire. Ensuite on applique un mordant sur lequel est posée de la poudre d'or ou d'argent. On finit par un polissage à l'agate.

« DANS L'ART DE FAIRE LE VERNIS, COMME DANS TOUS LES ARTS, ON A BEAUCOUP RATÉ AVANT DE TROUVER LES RÉSULTATS QUE L'ON DÉSIRAIT »

Détail du flanc droit de la commode de Fontainebleau, après sa restauration.

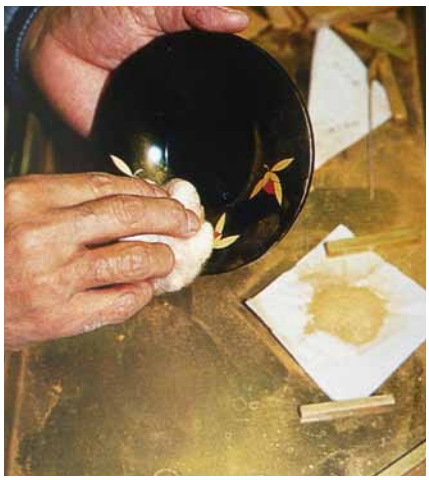
Les laques japonaises

Dès le XVIIème siècle, la France connut un engouement pour les laques asiatiques, et particulièrement japonais, dont l'approvisionnement fluctuant et difficile favorisa le développement d'ateliers de peintres-vernisseurs imitant les laques asiatiques. Ces copies étaient réalisées à l'aide de mélanges de résines variant selon les ateliers. Face au regain d'intérêt pour le laque dans les années 1920, les ateliers de laqueurs restèrent florissants et continuèrent à assurer la maîtrise des techniques. Toutefois, les problèmes de restauration sont complexes. Et cela d'autant plus que la distinction, pourtant techniquement essentielle, entre laques asiatiques et laques européens tend à être négligée. En effet, au Japon, le terme « urushi » désigne la laque végétale, polymère naturel issu de la sève de l'arbre à laque qui pousse exclusivement en Asie.

Appliqué en fine couche sur les objets, il ne durcit pas par évaporation d'un solvant mais par un phénomène de polymérisation d'où découlent les qualités exceptionnelles de la laque : sa dureté, sa stabilité, sa brillance et sa grande résistance aux acides, aux bases faibles, aux solvants, à l'eau et à la chaleur. On le voit : une intervention bénéfique aux uns, tel le revernissage, peut être préjudiciable aux autres.

La restauration du laque en France reste l'affaire des ateliers de fabrication ou des artistes-laqueurs contemporains. Les premiers, qui ont survécu en se reconvertissant dans la restauration, emploient les produits, les techniques et les secrets d'antan « secrets d'atelier » qui font d'ailleurs rarement l'objet de publications précises.

Récolte de la laque
Au Japon on utilise la sève de l'urushi ou du foasi. On fait des encoches dans l'arbre, on recueille la sève que l'on filtre ensuite à travers des linges pour l'épurer. Puis on chauffe la laque au soleil pour faire évaporer l'eau qu'elle contient.



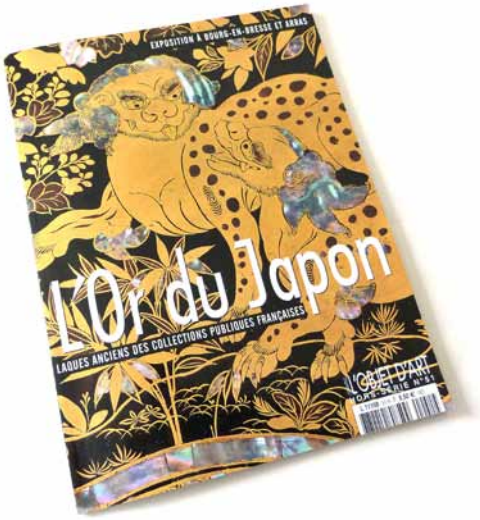
Palanquin (norimon)
fin du XVIIIe siècle (époque d'Edo)
Bois, laque, papier
Compiègne, musée de la voiture

Cabinet à deux portes et quarante et un tiroirs, (fin du XVIIème siècle, époque d'Edo). Bois ondé à laque transparente, décor de laque noir et or, cuivre doré. La similitude de ce cabinet avec ceux du Grand Dauphin, provenant de Meudon, déposés au Musée du Louvre, incite à y voir peut-être un des quatre cabinets offerts à la Grande Dauphine par l'ambassade du Siam en 1686.Ce cabinet, entreposé dans les réserves du Musée de Dijon a été récemment restauré par madame Anne Jacquin, et exposé à Bourg en Bresse puis à Arras dans le cadre de l'exposition « L'or du Japon , laques anciens des collections publiques françaises

Afin d'augmenter leur potentiel d'expression, les seconds se sont tournés vers des procédés et des matériaux plus modernes -tels les laques et colorants de synthèse passés au pistolet-, très résistants et tout à fait adaptés à la création mais moins à la conservation d'une œuvre... Il n'est pourtant pas rare de voir un laque ancien restauré de la sorte.

Coupe à saké (sakazuki) décorée de grues et de bambou, XIXe siècle. Laque rouge, or, noir et couleur.

Chaque restaurateur cherche à revenir à l'état d'origine présumé, encouragé par une clientèle qui privilégie l'aspect brillant, sans accident de surface, les décors vifs et bien marqués. On assiste alors à des relaquages complets, des ponçages abusifs, des décors largement redessinés ou interprétés...sans aucune étude préalable. Les panneaux de laque asiatiques (du XVIème ou du XVIIème siècle par exemple) encastrés dans les meubles européens au XVIIIème siècle ont souvent fait l'objet, en même temps, d'ajouts de décor par les laqueurs chargés du travail de finition. Il est essentiel de bien analyser ces œuvres (sur les plans technique et iconographique) avant de décider de dégager les ajouts sous prétexte qu'ils ne seraient pas d'origine. S'ils sont en effet postérieurs à la réalisation du panneau, ils datent de la création du meuble et font donc partie intégrante de l'histoire de l'objet.



Pour en savoir plus : « La conservation-restauration du laque » Anne Jacquin. « L'Or du Japon » Hors série n°51 L'objet d'Art, d'où sont extraites les lignes ci-dessus.

② Histoire du meuble

Dans l'état actuel de nos connaissances, la commode apparait pour le première fois sous la Révolution lors de la saisie opérée en 1793 chez le Duc de Penthièvres, dans son château d'Anet. Le fils unique du Comte de Toulouse (dernier enfant de Louis XIV avec la marquise de Montespan) avait succédé à son père dans la charge de Grand Amiral de France, d'où, sans doute, le choix de l'ancre comme marque de propriété qu'on retrouve sur ses meubles, accompagnée des initiales du château, AB pour Amboise, AT pour Anet, CP pour Chanteloup etc.

Commode de BVRB , 1735, « Cette commode, revêtue de la marque de Sceaux, a une provenance prestigieuse puisque livrée par le marchand-mercier Hébert pour le « cabinet de la Chine » installé au Château de Sceaux. Elle a appartenu à la duchesse du Maine, personnage important du début du XVIIIème siècle, qui manifestait un intérêt marqué pour les modes novatrices de son époque. Conservée dans un état remarquable, elle constitue un témoignage capital de l'essor du style rocaille, particulièrement important pour l'histoire du mobilier français » (extrait de l'avis de la Commission consultative des trésors nationaux qui avait refusée son exportation).

Hall du château d'Anet

En 1775, le duc de Penthièvres avait hérité du Château d'Anet du comte d'Eu, son parrain, qui lui-même le tenait de son frère, le Prince de Dombes (propriétaire de 1753 à 1755), fils du duc du Maine. La date de la commode, vers 1750-1755 pourrait laisser croire que le duc de Penthièvres rentra en possession de ce meuble lorsqu'il hérita d'Anet en 1775 et que, par conséquent, il pourrait s'agir d'un achat du prince de Dombes ou du comte d'Eu, sinon de leur mère la duchesse du Maine décédée en 1753. On connait d'autres meubles en laque ou vernis dont le duc de Penthièvres hérita, telle la commode du château de Sceaux qui provenait de la duchesse du Maine.
Autre possibilité : un achat du duc de Penthièvres qu'il envoya à Anet. Propriétaire du Château de Rambouillet, il possédait déjà une commode très semblable estampillée Jean Desforges dont on voit la parenté avec une commode de BVRB au château de Sceaux.
Mais il reste encore une hypothèse : en 1775, le duc de Penthièvres avait vendu le Château de Crécy qu'il avait acheté, tout meublé, à madame de Pompadour, en septembre1757.

Le château de Crécy, avait été, en mai 1746 la première acquisition de madame

de Pompadour du temps de sa faveur auprès de Louis XV. Il était destiné à recevoir le roi qui s'y rendait environ quatre fois par an. Cependant, dès Août 1755, Louis XV, pour montrer l'exemple en matière d'économie en prévision de la guerre de Sept Ans, avait cessé ses voyages chez la marquise. Dès ce moment, celle-ci renonça, au moins moralement à cette demeure. « Je ne regrette que mon pauvre Crécy, mais je ne l'avouerai pas si je n'étais sûre de surmonter cette faiblesse » écrivit-elle alors au duc de Choiseul [3]

Les meubles et les objets de Crécy furent expédiés à Anet. Pourquoi pas cette commode ?

Après avoir été saisie, elle est apportée à Paris et envoyée au dépôt de Nesle, rue de Beaune, en juin 1794, puis elle est remise au Directoire et se retrouve dans les magasins du Garde-Meuble en 1807.
Sortie le 28 septembre 1807 pour le palais de Fontainebleau, elle est en 1810 cour des Princes, ainsi décrite « une commode en laque à la Régence pieds de biche, à deux tiroirs avec marbre chantourné ».
Sa qualité est redécouverte sous Louis Philippe. Elle quitte alors l'appartement secondaire où elle était reléguée, dans le corridor de la galerie de Diane, pour orner la pièce d'entrée de l'appartement de madame de Maintenon, affecté, à partir de 1844 à la soeur du roi, Madame Adélaïde. Sous le Second Empire, elle est placée dans le cabinet de toilette de cet appartement occupé par la Princesse Mathilde. [4]

Plan du Château de Crécy et panneau en marqueterie de Crécy - Catalogue de l'exposition «madame de Pompadour et les arts», page 114, 115.

(3) Pour en savoir plus : Jean Vittet. Catalogue de l'exposition « madame de Pompadour et les arts ». 2002. Château de Versailles, d'où sont extraites les lignes ci-dessus

(4) pour en savoir plus : catalogue des meubles entrés au château de Fontainebleau sous le Premier Empire. Jean Pierre Samoyault. 1980

Dos de la commode de Fontainebleau, avant sa restauration

③ La restauration

Lorsque la restauration fut décidée en 2010, le meuble était terne, mat, les bronzes étaient encrassés, et surtout elle présentait latéralement deux déchirures qui, si rien n'était fait, auraient pu évoluer avec perte de matière

Le travail de l'atelier de restauration consista en :

- Réinsertion d'une pièce dans la partie supérieure du bâti pour le stabiliser en humidifiant le meuble et en la faisant pénétrer tous les jours de quelques millimètres.
- Recollage des assemblages
- Recollage des feuilles de placage sur lesquelles a été posé le vernis
- Reprise d'une déchirure sur les deux parties antérieures des côtés due à un mouvement contradictoire entre le bâti et le placage
- Refixage du vernis
- Pas de reprise ou réintégration des décors disparus sauf dans quelques cas où la lecture du meuble se trouverait contrariée
- Finition au vernis type vernis de peinture, stable, réversible et dont le médium n'a pas d'incidence sur le vernis du meuble

Détails de la commode de Fontainebleau, avant sa restauration

Quelles conclusions tirer du travail de restauration entrepris sur cette commode :

- Il s'agit d'un meuble exceptionnel, d'une très grande qualité de construction, de marbre et de vernis
- Les vernisseurs ont travaillé avec un modèle japonais, à la fois pour les reliefs, les modèles de pivoines, les poudrages
- Il faut remarquer aussi l'utilisation d'un or clair qui n'est pas un or pur mais qui est plus rare. De plus, cet or est resté clair et ne s'est pas oxydé ce qui témoigne de la très grande qualité de la pose de l'or et des vernis

Qui pourrait alors être l'auteur de la commode, sachant qu'elle n'est pas estampillée ?

Le nom d'un ébéniste peu connu semble émerger : Jean Desforges, dont l'estampille était DF. Sous cette marque (deux fers distincts en réalité) on regroupe des meubles d'une grande cohésion stylistique subdivisable en catégories. Ce sont généralement des commodes à deux tiroirs plaqués avec des panneaux de laque d'orient. Les bâtis de ces meubles sont soignés et de grande qualité.

Dans ce groupe on peut isoler trois meubles dont les bronzes à jour sont du même modèle (agrafes, entrées de serrures et chutes)

A titre de comparaison, on lira avec intérêt le descriptif d'une commode de Jean Desforges mise en vente le 21 mai 2010 par la Maison de ventes Kohn.

« Cette rare commode de forme chantournée, aux côtés légèrement incurvés, ouvre à deux rangs de tiroirs à traverse de soutien dissimulée. Elle présente en facade un riche décor de laque de Chine inspirée de la tradition japonaise où se mêlent avec subtilité en une composition tripartite, pagodes, paysages montagneux, végétaux, rochers et nuages couleur or. De tels panneaux de style japonais furent exécutés en Chine avec un certain relief, comme le montre par exemple les rochers ornant notre commode.

Issus très probablement d'un paravent, ces pièces de laque peuvent être datées de la période Kangxi, vers 1700-1715 ; notons que le décor en relief de notre meuble est beaucoup plus nuancé que les paravents que l'on pouvait trouver traditionnellement à cette époque.

La façade de ce chef-d'oeuvre d'ébénisterie se constitue en trois panneaux de laque dont la césure a su être dissimulée avec ingéniosité par Desforges par l'emploi d'un décor de bronzes ciselés et dorés d'une très grande finesse et qualité fait de feuilles d'acanthe, d'enroulement et de rinceaux permettant à la composition de se scinder en trois parties et de former les poignées de tirage. Le tablier est orné d'un superbe motif montrant deux C affrontés très nerveux, ponctuant ainsi le décor central du laque ; une telle ornementation de bronze se retrouve fréquemment dans l'oeuvre de Desforges comme en témoigne plusieurs meubles conservés dans des collections privées. »

La dynastie des Desforges vient de deux frères ébénistes sous Louis XIV dont un, Denis, apprenti chez Pierre Golle puis ouvrier chez Boulle eut un fils Michel (II) décédé en 1728. Ce dernier eut cinq enfants dont celui qui nous intéresse (Jean), mais aussi Jeanne qui épousa Guillaume Martin, chef du clan et fondateur de la profession familiale, et Elisabeth qui épousa un cousin de la famille des Martin, renforçant les liens avec cette dynastie si centrale, fleuron de l'excellence et de la fantaisie des ébénistes du XVIIIème siècle.

Extrait de la conférence donnée par Yves Carlier, le 11 juin 2010

détails de la commode de Fontainebleau, avant et après sa restauration

La marquise de Pompadour. François Boucher. 1758. Victoria and Albert Museum, Londres.

Liste des donateurs qui ont accepté que leurs noms soient mentionnés :

Monsieur Bedel
Monsieur et Madame Blanchard
Madame Bonnet
Monsieur et Madame Buard
Madame Casanova
Madame Casey
Monsieur et Madame Cazes-Jestaz
Madame Clerc
Madame Constant
Monsieur Marc Darbonne
Monsieur Jean-Claude Darbonne
Monsieur et Madame de Meulemester
Madame Deibener
Monsieur et Madame Deraisme
Monsieur et Madame Dercourt
Monsieur Devillers
Madame Droz
Madame Fauchère
Madame Gaffard
Madame Giboureau
Monsieur et Madame Guérin-Vanelly
Monsieur Juignet
Monsieur et Madame Kaelin
Kraemer & Compagnie
Monsieur et Madame Lacalmontie
François Leage S.A.
Entreprise Jean Lefebvre
Madame Monnet
Monsieur et Madame Murez
Monsieur et Madame Naude-Filonnière
Madame Pamart
Monsieur Pechalrieu
Monsieur et Madame Perrot
Monsieur et Madame Pretat
Madame Rabassa-Lhoret
Madame Rabattu
Monsieur Raingeard
Monsieur Redondo
Madame Richer
Monsieur et Madame Schwab
Monsieur et Madame Thomas Derevoge
Monsieur et Madame Verlet
Monsieur et Madame Vizet

Société des Amis & Mécènes
du Château de Fontainebleau

Ce cahier est édité par la SAMCF

Comité de lecture sous la direction de Bertrand Jestaz

Crédit photos : © RMN (Château de Fontainebleau) / Gérard Blot, Anne Jacquin, Frédéric Perrot
Conception : www.whaodesign.com

La reproduction même partielle de ce document est interdite.

Société des Amis et Mécènes du Château de Fontainebleau
association loi 1901
Château de Fontainebleau
F-77300 Fontainebleau
contact@amisdefontainebleau.org